

LE VALET DE COEUR / EXTRAIT / 6 CH

1

Cela faisait quelque temps, quelques années en réalité, que Pierre n'avait emprunté cette route. La dernière fois, s'il avait bonne mémoire, c'était pour l'inhumation de sa grand-mère Louise, décédée à 75 ans d'une attaque cérébrale foudroyante. Tout semble aller, tout paraît vous sourire et d'un coup, un manipulateur, tapi dans l'ombre vous reprend, sans crier gare, ce qu'il vous a donné. Tout ceci en paraîtrait presque incohérent, voire scandaleux, injuste, si les scientifiques n'avaient démontré de longue date que le but final de la vie était bel et bien la mort. Et voici que l'histoire, inlassablement, se répétait. Pierre regagnait Chevroches, pour la disparation de son grand-père cette fois. Jérôme, le grand filiforme un peu voûté à la fine moustache blanche s'était éteint durant son sommeil, discrètement, sans prévenir, sans un mot, comme ça. La voisine, Lucette, qui faisait son petit tour chaque matin avait été inquiétée par les volets encore clos. Le temps de dénicher la clef de la massive porte d'entrée, elle n'avait pu que constater le décès du vieil homme.

Malgré les années et bien que la lumière tombât,

Pierre reconnaissait ces lieux qui paraissaient comme figés dans le temps. Cette petite route qui serpentait dans le bois de la Perrière lui semblait en tout point identique à celle qu'il empruntait autrefois, enfant, grimpé sur le haut vélo de son père. Il distingua, à travers la vitre-passager embuée, la forme massive de la vieille ferme des Pelot. Abandonnée, la toiture crevassée et béante par endroits, les murs rongés par une lèpre verdâtre ou brune, la bâtisse, qu'il avait connue à ses heures de gloire, lui faisait peine à voir. Des images, fugaces mais tangibles, défilaient devant ses yeux. Il en oublia le mouvement rythmé et vaguement hypnotisant des balais qui chassaient, inexorablement, le fin et insistant crachin qui noyait la campagne.

C'est alors qu'il les vit. Ronds, d'un blanc aveuglant presque bleuté, les quatre yeux fonçaient droit sur lui. Le véhicule, massif, haut sur pattes, avait décroché dans le virage, mordant la ligne continue et s'était engagé sur la voie de gauche. Le conducteur semblait dans l'incapacité de redresser la trajectoire car il continuait à se diriger droit sur lui.

— Nom de... ! D'où sort-il celui-là ?

La pluie, la buée, le crépuscule, l'éblouissement, ce ne fut pas chose facile. Mais Pierre n'avait pas le choix. Entre fracasser sa modeste Clio contre les deux tonnes du 4X4 ou finir dans le talus, il n'hésita pas l'ombre d'une seconde et donna un bon et franc coup de volant vers la droite. L'aile agressive du pick-up cogna l'arrière gauche de sa voiture dans un déchirement métallique et la Clio tangua, glissa de l'arrière sur le sol terreux recouvert de feuilles humides pour terminer sa course dans un tumulus de terre, entre deux bouleaux. Une vapeur blanchâtre

s'éleva de la calandre. Derrière, le crissement des pneus du bolide se fit entendre et en jetant un furtif coup d'œil dans le rétroviseur, Pierre aperçut un unique feu rouge qui disparut dans la nuit.

— Pas croyable !

Il resta un moment hébété, le front sur le volant, réalisant difficilement ce qui venait de se passer durant ces quelques dernières secondes. Bien sûr, l'autre conducteur devait rouler un peu plus vite que la vitesse permise à cet endroit. Il avait, involontairement, perdu le contrôle de son engin, mais on l'aurait juré, il n'avait rien fait pour ralentir ou freiner. En y réfléchissant bien, il lui sembla même, au rugissement du moteur, que le conducteur avait accéléré pour mieux l'écarter de sa route. D'ailleurs, un rapide coup d'œil dans le rétroviseur lui confirma que l'individu n'avait pas demandé son reste. Il s'en assura en tournant la tête, mais sa nuque était douloureuse, ainsi que son poignet gauche. Sinon, une auto-auscultation rapide le rassura. Rien de cassé, pas de coupure, pas de bosse. La ceinture avait joué son rôle protecteur. Il s'extirpa du véhicule, son pied gauche s'enfonçant dans ce sol humide et spongieux. Un bruit de moteur, s'approchant, se fit entendre. Une aubaine, car il ne pourrait se sortir seul de cette situation. Une vieille fourgonnette grisâtre s'arrêta de l'autre côté de la chaussée dans un grincement de disques torturés. Le chauffeur, alerté par les gestes de Pierre, n'avait pas hésité un seul instant.

— Eh bien, jeune homme, fit gaiement l'individu en s'approchant. On a voulu jouer les Fangio ?

Pierre ne répondit pas de suite. À quoi bon ? Il observa le nouveau venu. Un gars trapu, la soixantaine, le torse bombé, les bras rebondis sous les manches d'une che-

mise carreatée comme en portent les bûcherons canadiens. Ce gars avait visiblement l'habitude des travaux de force. Son visage, buriné par le soleil, le vent et les intempéries, prématurément très ridé, présentait cependant une image sympathique et avenante. Les cheveux bruns, longs et fins, effleuraient des épaules massives.

— C'est pas vraiment ça, répondit finalement Pierre. Je dirais plutôt qu'un chauffard m'a forcé à quitter la route !

— Ah ! Je vois. Pas blessé au moins ?

— Apparemment pas. Mais la voiture a dû en prendre un coup.

Le gars hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Marcel, dit-il ensuite, en tendant une longue main noueuse et calleuse aux ongles blancs comme de la craie.

— Pierre. Pierre Duteil, je...

— Duteil ? Tu s'rais pas d'la famille du Jérôme ?

— Tout juste. Je suis son petit-fils.

— Je m'disais aussi. Un air de famille. Bref, faut d'abord te sortir de là. On causera après.

Pierre trouva cette dernière remarque tout à fait judicieuse et bienvenue car il n'avait nullement l'intention de discuter maintenant. Tout d'abord se tirer de là, rejoindre Chevroches et prendre un peu de repos avant la longue journée qui l'attendait. Marcel avait déjà rejoint sa camionnette - tout droit sortie d'un musée - et manœuvré de façon à se placer dos à la Clio. Il souleva le hayon arrière, rabattit la plaque de tôle rouillée qui surplombait le pare-chocs et exhiba, fier, un treuil flambant neuf, rouge comme un camion de pompier.

— Tiens, mon gars, prends-moi ça et accroche-le à

l'arrière de ta tire. Doit bien y avoir une espèce de crochet là-dessous.

Il y avait un crochet. Pierre fixa le mousqueton et s'installa au volant. En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, sa voiture fut tirée du talus et placée sur le bord droit de la route. Le treuil n'avait eu aucune difficulté à l'extirper de là.

— Eh bien voilà, fit Marcel, pas peu fier, enroulant le câble maintenant libéré. Faut bien que ce treuil serve de temps en temps. Pour la voiture, faudra peut-être jeter un coup d'œil sur la direction. En général, c'est ça qui prend. Et la calandre ?

— Rien de grave. La terre a bien amorti le choc. Et la fumée n'est due qu'à toute cette pluie sur le radiateur Ça va aller. En tout cas je vous remercie bien. Sans vous....

— Ne me remercie pas. C'est tout à fait normal. Vous, dans les villes avez un peu oublié tout ça. Mais dans nos campagnes, c'est un peu notre manière de vivre. On se rend constamment des services, alors on ne se remercie plus. Mais passe chez nous après la cérémonie, pour boire un coup. On parlera du Jérôme. De toute façon, je viendrai à l'église.

Et il tourna les talons, faisant un petit signe de la main. Il démarrait déjà dans un tintamarre de pot d'échappement qui n'aurait pas passé le test du sonomètre...

Pierre inspecta sa voiture. Hormis le creux et l'éraflure sur l'aile arrière gauche, tout paraissait normal. Mais la direction pouvait avoir souffert. Il décida de poursuivre sa route prudemment, sans excès.

D'ailleurs, il n'était plus très loin.

2

La colonne s'allongeait sur au moins une lieue. Les archers à cheval, revêtus d'une cotte de gros drap bleu foncé et coiffés d'un casque de métal, ouvraient la marche. À leur suite, les cavaliers en armure complète, sur des destriers caparaçonnés pour le combat et enfin les hommes à pied. Cette longue file de soldats en armes se prolongeait par un nombre impressionnant de chariots et un convoi constitué de différents artisans : forgerons, tailleurs, cordonniers ou encore selliers. Une troupe de femmes, dont certaines à cheval complétait cette armée qui venait, par ce matin neigeux de février 1439, de passer le col de Zabern pour pénétrer en terre alsacienne. Jean de Fenestranges, avançait, sur un magnifique cheval alezan à la robe cuivrée. La crinière, pigmentée de noir, voletait dans le vent qui descendait du sommet.

Ce cavalier, assez massif et puissant, au visage impénétrable, guidait sa monture d'une main sûre. Rien ne semblait devoir l'arrêter, le faire douter, lui insuffler la moindre crainte ou peur dans l'objectif qu'il s'était fixé. D'autres chevaliers, très reconnaissables à leurs blasons,

armoiries et étendards, le flanquaient à gauche et à droite, créant ainsi une sorte d'escorte cérémonieuse.

Un cavalier, venant au-devant de la colonne, vint se placer à hauteur de ce groupe, faisant effectuer un demi-tour à son magnifique cheval d'un blanc immaculé. Jean de Fenestranges tourna un visage dans lequel toute expression semblait avoir disparue. Son regard, comme vitreux, paraissait absent.

— Eh bien, Étienne ? Quelles nouvelles ?

— Nous sommes attendus, cher compagnon, mais rien d'étonnant. Ces bougres d'Alsaciens ne sont pas décidés à nous laisser passer. Les rumeurs étaient fondées.

Il ôta son casque à cimier blanc, qui malgré le temps froid, lui donnait des sueurs. Ses cheveux, noirs et drus, taillés courts, surplombaient un visage sévère, carré, volontaire. Deux yeux gris, très pâles et très mobiles, dénotaient une dureté de caractère et un esprit tenace. L'homme, apparemment, n'était pas facile et savait où et comment mener ses affaires. Il ébaucha un léger sourire, satisfait de la situation.

— Sont-ils nombreux ? demanda alors l'un des autres chevaliers, qui portait un long bリアud gris orné d'un blason, une épée argentée sur fond rouge vif. Il avait un assez fort accent britannique.

— Pas assez en tout cas pour nous causer de réels ennuis, Quennede, répondit Étienne. Nous nous déferons d'eux assez aisément. Ils seront moins coriaces que ces Anglais que nous avons rossés tantôt sur la route de Bar.

— C'est parfait, reprit Jean. Faisons halte à l'orée de ce bois. Que les hommes se restaurent et se reposent. Nous nous préparerons au petit jour.

— Poton, occupe-toi donc des éclaireurs, qu'ils nous

fassent un rapport détaillé le plus rapidement possible, poursuivit Étienne.

— Tu sais très bien que j'ai l'habitude, répondit l'interpellé, un gaillard trapu, au large cou et aux épaules solides. Je prends quelques hommes.

Il fit virevolter son cheval et se fondit vers l'arrière, probablement à la recherche d'un groupe pour cette mission.

Le campement fut installé. La queue de colonne était enfin arrivée et ce n'est pas moins de huit mille hommes qui se préparaient à bivouaquer qui allumant un feu, qui installant rapidement une tente de peau ou encore fourbissant ses armes pour en vérifier l'état. Il y avait là les divers et habituels échantillons des corps d'armées : archers, lanciers, cavaliers, piétaille avec épée longue, soldats équipés de couleuvrines. Étaient aussi présents les ouvriers qui réparaient, forgeaient, débroussaillaient, préparaient les pièges de chemins ou de forêts, creusaient les fossés, plaçaient des chausse-trapes ou encore d'autres machinations toutes aussi diaboliques. Les guetteurs n'étaient pas en reste ainsi que les escouades de surveillance ou d'actions rapides, armées d'arbalètes longues, puissantes et précises. Ces hommes, tous des mercenaires, avaient combattu en maints lieux durant les dernières hostilités de la guerre contre l'Anglais et le Bourguignon. Leur moral n'était pas très bon. Fatigués, menés de campagnes en campagnes, mal vêtus et point trop bien nourris, leur dernière mission en Lorraine s'était terminée sans le versement de la solde promise. De rage, ils avaient détruit un nombre important de hameaux, pillant, tuant et violant. Leur maître, Étienne de Vignolles, les avait maintenant emmenés vers cette terre d'Alsace, où disait-il, ils pourraient faire un magnifique butin et ainsi

oublier et compenser leur déconvenue lorraine. Aussi, étaient-ils tous prêts à en découdre, leur soif d'argent et de meurtres aiguës au plus haut point.

Des chariots, les femmes avaient sorti les denrées alimentaires grappillées sur le parcours. En cette saison, les légumes étaient rares. Aussi, l'essentiel du menu tenait-il en une bouillie de céréales que l'on avait volées dans les fermes, après en avoir trucidé les occupants, jeunes, vieux, malades et infirmes. La dernière exaction en date était ce pauvre fermier unijambiste, que des mercenaires avinés avaient fait griller à petit feu, le saupoudrant de sel pendant la « cuisson ». Le malheureux, à demi-carbonisé et encore fumant, s'était roulé par terre pendant de longues minutes, poussant des cris à glacer le sang. La bouillie était parfois accompagnée de viande séchée, mais les quantités étaient toujours assez minimes et il fallait toute la vigilance de quelques hommes de surveillance pour que la distribution ne tourne pas à l'émeute ou au meurtre. Le vin, lui, ne manquait pas. Des tonneaux, par dizaines, emplissaient les chariots. C'était une mauvaise piquette acide, mais il réchauffait, sur le moment, ces diables à demi-frigorifiés. Le liquide était versé dans des sortes de gobelets de bois cerclés de métal et les boit-sans-soif se jetaient sur le breuvage, vidant les chopes d'un trait et tendant la main pour un second service. Une odeur de céréale brûlée montait au-dessus de l'immense camp, les effluves se groupant en un nuage jaunâtre qui s'étirait et s'effiloçait vers l'ouest emporté par le vent ascendant vers le col de Zabern.

— Alors Poton, cette escouade, qu'en est-il ? demanda Étienne, tirant à belles dents sur un morceau de viande aussi dur que du cuir.

— Elle est revenue. Les adversaires occupent le bois en dessous. Difficile de les dénombrer. Mais d'après un homme que nous avons saisi, le groupe ne serait pas trop important. L'alliance des villes ne semble pas avoir bien fonctionné. De plus, la partie sud de cette forêt est moins accessible mais moins bien surveillée.

— Et si c'était un piège ?

— Peu probable. S'ils ne sont pas nombreux, je les vois mal dégarnir la partie la plus accessible et se tapir sur l'autre bord de ce bois. Ils prendraient un risque certain.

— Justement, le piège ne tiendrait-il pas dans le raisonnement que cela nous impose et que tu viens d'énoncer ?

Étienne resta perplexe un moment, son sourcil droit froncé, ce qui était chez lui un signe de contrariété. Il savait son ami Poton très brillant et peut-être voyait-il juste.

— Tu as peut-être raison. Ces diables d'Alsaciens ont l'esprit tortueux et retors. Mais je pense que cet accès reste quand même la meilleure option.

Poton n'insista pas. Il avait, à maintes reprises, fait confiance à cet instinct particulier de son compagnon d'armes. Depuis la montée de Gascogne vers Orléans où ils avaient combattu aux côtés de la Pucelle, jusqu'à ce jour, en traversant tant d'épreuves difficiles et de batailles ardues, en Normandie, en Picardie et en Lorraine, les prises de décisions de son ami avaient toujours été les bonnes et s'étaient soldées par de francs succès. Cette fois encore, il savait pouvoir lui faire confiance.

— Très bien, dit-il simplement, résumant en ces deux mots toute la certitude qu'il avait en cette option.

— Nous enverrons tout d'abord nos arbalétriers. Qu'ils

ouvrent discrètement un passage dans lequel nous pourrions nous engouffrer. Qu'ils partent avec au moins deux heures d'avance. Je les accompagnerai.

— Alors buvons à cette future victoire, dit Poton en levant son gobelet.

— Buvons et festoyons mon ami, reprit Étienne, un large sourire aux lèvres. Il y a là, sous ma tente, quelques jouvencelles qui ne demandent qu'à nous faire passer un agréable moment.

Étienne se leva, difficilement en raison de cette douleur à la jambe gauche qui ne le quittait plus, et ils gagnèrent la tente voisine, dont la porte de peau de chèvre, doublée de vair, était entrouverte. Quatre jeunes filles, emmitouflées dans des couvertures épaisses, discutaient à mi-voix. Lorsque les compères s'approchèrent, elles tendirent les bras, invitant les deux hommes à les rejoindre et à se glisser près d'elles pour leur prodiguer des caresses dont elles avaient le secret.

3

Il faisait encore très sombre lorsque le petit groupe se glissa hors du camp vers les bois distants d'une demi-lieue tout au plus. Poton, accompagné de deux autres capitaines, n'avait réuni que quatre-vingts individus. Ce nombre peut paraître dérisoire, mais la technique employée par les maîtres armagnacs faisait bien souvent prévaloir l'effet de surprise, la discrétion ainsi que la rapidité. Comme en maintes occasions, à Orléans, à Dieppe et en Normandie, ces manœuvres avaient toujours été couronnées de succès.

Les membres du groupe avaient été choisis pour leur habileté au tir à l'arbalète. De plus, ils étaient rompus au combat rapproché et ils s'avéraient de rudes adversaires lorsqu'ils dégainaient leurs dagues fines. Cette escouade était à pied, elle devait intervenir pour faire diversion, tandis qu'une attaque de plus grande envergure se préparait sur l'autre flanc, menée par les lanciers et la piétaille.

L'orée du bois, enveloppée de longues torsades blanchâtres qui masquaient à demi les arbres, paraissait calme. Mais à n'en pas douter, des guetteurs devaient se

tapir derrière les immenses fougères dégoulinantes de la condensation du brouillard.

— Restons prudent, souffla Poton, à demi-courbé, levant la main pour intimer à ceux qui le suivaient de faire halte.

— Qu'en penses-tu Poton ? demanda, Gautier qui se trouvait à sa droite.

— Faut aller voir. Prépare une vingtaine d'hommes et qu'ils rentrent dans le sous-bois.

À un jet de flèche, sous les fûts des hêtres, on entendit plusieurs chiens aboyer violemment, de façon assez continue.

— Ils ont des chiens, reprit Gautier. Ces diables d'Alsaciens vont nous repérer.

— Alors que les hommes s'occupent de ces chiens et prestement, car si ces aboiements persistent, nous n'aurons plus qu'à rebrousser chemin.

Sur un signe de la main, un groupe se détacha. Les hommes, la tête couverte d'une salade et le visage masqué d'une grossière cagoule de toile brune, avançaient sans bruit, leurs pieds évitant, presque de manière naturelle, les brindilles, les rameaux à terre, tout ce qui eût pu provoquer le moindre bruit inutile. Ils portaient une veste de cuir épais, avec, par en dessous, une cotte de mailles. Pas de plaques de blindage dans ce type d'expédition, car elles auraient alourdi le combattant et l'auraient gêné dans un combat au corps à corps. Ils s'enfoncèrent dans le sous-bois tandis que les aboiements des chiens redoublaient. Le premier d'entre eux, un homme assez petit, large, mais très souple, avisa une forme à quelques toises au-devant. Il ajusta un carreau à l'aide du crochet fixé à sa ceinture et rapidement décocha le trait mortel.

La flèche, munie d'un empennage, était d'une précision diabolique. Un cri aigu qui s'éteignit de suite confirma le tir. Le chien, là-bas, avait le cou traversé par le carreau, la pointe de métal ayant déchiré les jugulaires. L'animal, étendu et secoué de quelques soubresauts, se vidait de son sang sur le tapis de feuilles mortes. À la suite de ce premier tir, d'autres suivirent. Maintenant, c'était l'ensemble des tireurs qui décochait des flèches vers les cibles qui se présentaient. Si dans un premier temps, les animaux se laissèrent surprendre, ils trouvèrent rapidement la parade, effectuant des bonds, un peu comme de jeunes faons, se dissimulant, changeant de direction, évitant les jets mortels. Ces chiens, entraînés pour le combat, ne prenaient pas la fuite et ne semblaient pas connaître la peur. Ils faisaient leur travail de gardiens et de défenseurs, exactement comme on le leur avait appris depuis leur plus jeune âge.

Un énorme Bullenbeisser du type Hatzrüde, à la robe arlequin noire et blanche, surgit d'on ne savait où et se jeta sur l'un des arbalétriers. Il devait bien peser dans les cent soixante livres et l'homme, surpris, se retrouva plaqué au sol. Les crocs de l'animal fouillait déjà sous la veste, remontant vers le cou et la gorge, afin de sectionner les carotides. L'homme se débattit, tenta de dégainer la dague glissée dans sa ceinture, mais sa main droite, coincée par le corps pesant de l'animal, ne put s'en emparer. Il était déjà trop tard. Le sang sortit à gros bouillon de sa gorge et il étouffa un gargouillis avant de s'éteindre. L'animal, rapidement, abandonna le cadavre, se mit à couvert. Il reviendrait sûrement bientôt à la charge.

D'autres chiens surgissaient ainsi. Ils semblaient être des dizaines, plus gros, plus effrayants, plus agressifs les

uns que les autres. Certains furent stoppés net dans leur élan, d'autres blessèrent des hommes, aux bras, aux jambes, au visage. Aucun de ces hommes blessés sévèrement ne poussa un cri, leurs visages ne reflétant même pas la douleur qu'ils devaient pourtant ressentir. Ce combat surprenant et dévastateur dura un bon quart d'heure. Lorsque la tension retomba, une trentaine de chiens gisaient, le corps transpercé d'une ou plusieurs flèches ou encore la gorge ouverte par un coup de dague. À part l'homme tué dès le début des hostilités, aucune autre perte n'était à signaler parmi les soldats et les blessés s'étaient regroupés vers l'arrière afin de se faire prodiguer les premiers soins. On avait dû nourrir précédemment les animaux avec des denrées très salées car les blessures piquaient et brûlaient, et si les plaies n'étaient pas rincées et nettoyées à l'eau claire rapidement, le sel creuserait en profondeur, retardant ainsi la guérison ou même l'empêchant totalement.

— Allez, fit Poton, on avance.

Le reste et le plus gros du groupe, avança, rejoignant les arbalétriers qui étaient encore valides.

— Alors, demanda Gautier vous pensez que nous avons vu juste ?

— Peut-être. S'ils ont mis des chiens c'est sans doute que le gros des hommes est sur l'autre flanc et qu'ils ne nous attendent pas de ce côté.

— Étienne a encore su voir venir.

— Comme toujours, répondit Poton, une soudaine lueur admirative dans les yeux.

En avant, les arbalétriers avançaient très prudemment. Ils se déployèrent en arc de cercle, sur une longueur de plusieurs centaines de toises, de façon à englober toute

cette partie de la forêt qui était, soi-disant, moins accessible. Des cris fusèrent, sous les arbres, et cette fois, ce sont des hommes que l'on aperçut. Ils portaient des casques du genre « Chapel de Fer » et étaient munis d'arcs longs en corne. Les arbalétriers ne furent guère décontenancés par cette apparition. S'ils étaient moins rapides au tir, ils se savaient plus précis et en utilisant des carreaux sans empennage ils donneraient plus de puissance à leurs tirs. Leurs flèches pourraient alors percer le blindage que les adversaires portaient sur le torse. S'engagea alors une bataille démente de traits mortels qui fendaient l'air en sifflant de façon sinistre. Les Alsaciens, très dispersés dans le sous-bois, propulsaient leurs flèches en « cloche », celles-ci retombant quasiment à la verticale sur les assaillants. Près de chaque arbalétrier, un second homme, qui abandonnait le tir pendant un moment, protégeait son compagnon en plaçant un bouclier au-dessus de lui. Les flèches alsaciennes ne firent donc pas trop de dégâts, blessant quelques hommes aux épaules mais pas de manière mortelle. Les arbalétriers, eux, très rapides pour des utilisateurs de ce type d'arme, parvenaient à encocher six traits par minute - un véritable record. Les archers, en face, en subissaient les conséquences et leurs rangs commençaient à se clairsemer. Poton donna l'ordre aux hommes, restés en retrait, d'entrer dans le combat, par les flancs. Ceux-ci, ravis d'en découdre enfin, avaient aussitôt sorti leur épée d'estoc et leur dague pour un combat rapproché.

— Gautier, fait prévenir Étienne. Qu'il se prépare et envoie le premier groupe.

Aussitôt Gautier dépêcha deux hommes avec des ordres très précis. Rejoindre le campement, prévenir

Étienne et Jean de Fenestranges que la percée serait bientôt faite, que la résistance était moindre et que l'on devait en saisir rapidement l'opportunité.

Étienne de Vignolles vint au combat avec mille cinq cents soldats à pied, armés d'arcs, de lances, d'épées longues ou courtes. La pénétration dans le bois ne fut guère difficile, les défenseurs étant effectivement peu nombreux, comme il l'avait supposé. Le terrain n'était pas facile, accidenté, tout en creux et en bosses, en branches mortes et racines, fossés et cuvettes. Les hommes d'Étienne étaient bien habitués à ce type d'intervention mais les Alsaciens n'étaient pas en reste car bien évidemment, ils connaissaient les lieux. La bataille fut tout de même assez rude, les hôtes de ces forêts défendant chèrement chaque pouce de terrain, mais ils durent plier sous le nombre des assaillants. Les fers s'entrechoquaient, les dagues perçaient le cuir dans un bruit mat, les miséricordes cherchaient les jointures pour percer les jugulaires, les lances poufendaient sans ménagement les chairs trop fragiles. Ce fut un carnage et un bain de sang. La terre, les feuilles, abreuvées du liquide encore tiède, dégageaient une odeur métallique qui prenait à la gorge. Au bout d'une heure de cette effroyable rencontre, les Alsaciens préférèrent céder du terrain et se replier vers le centre de cette forêt que la gent animale avait désertée dès les premiers signes de combat. Les soldats de l'autre ligne défensive auraient probablement le même réflexe, c'est-à-dire regagner le centre pour se porter au secours de leurs compagnons de bataille qui se repliaient !

Jean de Fenestranges, accompagné du terrible et vaillant Floquet, d'Antoine de Chabannes ainsi que de Blanchefort, n'était pas resté inactif. Il avait, à l'aide de la

cavalerie forte de ses deux mille chevaux, investi la partie ouest de cette forêt d'Ottersthal. Une partie des cavaliers était équipée d'arbalètes à pied de biche, que l'on pouvait armer même en étant à cheval. Les autres, fortement cuirassés, maniaient l'épée longue qui permettait de tailler dans la masse des ennemis sans prendre le risque d'être atteint soi-même. La percée de la cavalerie se présenta de bonne façon, mais les chevaliers, avançant dans le sous-bois, se heurtèrent rapidement à des escadrons suisses, munis d'épées longues qui mesuraient presque une toise et faisaient de terribles blessures aux jarrets des chevaux. Le cheval s'affaissait, son cavalier roulant au sol, peu capable de se relever en raison du poids des plaques de blindage qu'il portait sur lui. Surgissaient alors des hommes plus petits, bondissants, rapides, perçant la cotte de maille et saignant le soldat comme un vulgaire animal. Tout ceci mit Floquet, qui passait pour un sanguin, dans une colère terrible. Il prit lui-même la tête d'un groupe de cavaliers plus légers et qu'il connaissait pour leur courage - ou leur inconscience - au combat. Cette centaine d'hommes, qu'il regroupa rapidement, en vociférant en tous sens, était un ramassis de gens de sacs et de cordes qui auraient déjà mérité cent fois la roue ou la pendaison si la couronne n'avait eu besoin de leurs compétences es meurtre pour défendre le royaume contre les Anglais. Floquet, donc, se lança dans la mêlée, cette troupe hurlante à sa suite. À l'approche des « harponneurs » suisses, ils mirent pied à terre, surprenant ainsi les adversaires. Le combat corps à corps fut indescriptible. Les coups pleuvaient, les lames tranchaient et déchiraient, les corps se tendaient et se tordaient, des vies, promptement, s'éteignaient dans d'atroces souffrances

pour défendre ce carré de forêt qui n'avait jamais rien vu de tel. Lorsque le passage fut dégagé et que les derniers Suisses eurent reculé, Jean relança ses cavaliers. Les alliés alsaciens, sous l'égide des frères de Lichtenberg avaient sans doute préféré battre en retraite. Au soir, la forêt était prise et les morts furent laissés aux loups qui regagnaient leur territoire.

Étienne et Jean se retrouvèrent sur un éperon rocheux qui surplombait la vallée. Ils observaient, tous deux, silencieux, le paysage qui s'offrait devant eux. Cette plaine d'Alsace, si riche, si prometteuse, qu'ils s'étaient bien juré de conquérir et de dépouiller totalement.

— Demain, avant midi, nous prendrons Saint-Jean, dit Fenestranges, désignant un village en contrebas.

— Dans quelques jours, je ferai boire mon cheval dans le Rhin, compléta Étienne, un sourire aux lèvres.

4

Encore quelques courbes, que Pierre négocia avec prudence, et la grande forêt - plus de mille hectares de bouleaux, hêtres et résineux - de la commune de Brosses laissa place à une trouée vallonnée, au creux de laquelle quelques maisons commençaient à se fondre dans la nuit. Le chemin de la Grotte aux Fées prenait sur la droite, dès l'entrée du hameau de Chevroches, montant vers une colline crayeuse. Ce sentier, qui n'était toujours pas goudronné, Pierre se souvenait l'avoir dévalé à maintes reprises, sur un grand vélo, faisant le fanfaron en estimant qu'il pouvait ainsi descendre jusqu'à la route départementale sans toucher aux freins. Bien sûr, cela s'était souvent terminé par de mémorables gamelles dont cycliste et monture s'étaient, par chance, toujours tirés indemnes.

Il monta le chemin, les pneus de la Clio tressautant sur les silex de toutes tailles. La maison de Jérôme était située au bout du sentier qui se terminait en impasse. Des lueurs bleutées et orangées, clignotantes, attirèrent son attention.

— Qu'est-ce que ... !

Il n'eut pas le loisir de se poser la question plus longtemps. Un gendarme, armé d'un Uzi passé en bandoulière se dressa devant le véhicule, faisant signe de stopper.

— Halte ! Arrêtez-vous !

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Pierre, par la vitre baissée.

Le gendarme, avant de s'approcher fit lentement le tour du véhicule et lorgna la calandre enfoncée.

— Zone d'enquête. Je suis désolé mais vous ne pouvez pas passer.

— Zone d'enquête ? Qu'est-ce que vous me chantez ? J'ai pas fait tout ce trajet pour...

— Monsieur, je vous le répète, on ne peut passer, le périmètre est bouclé.

Il tendit alors un bras vers l'arrière, désignant le rubalise jaune fluo que Pierre n'avait pas remarqué de suite.

— D'ailleurs, présentez-moi vos papiers, s'il vous plaît.

— Décidément, c'est ma journée, grommela Pierre en tendant son portefeuille râpé à travers la fenêtre.

— Vous pouvez tout de même m'expliquer ?

Le gendarme scrutait les documents.

— Vous êtes de la famille ?

— Quelle famille ?

— De l'ex-propiétaire de cette maison.

— De Jérôme Duteil ? Bien sûr, je suis son petit-fils. Je suis venu pour l'inhumation et les paperasses.

— Très bien. Alors vous tombez vraiment à pic, répondit le gendarme. Je suis sûr que le Commandant Lescare sera heureux de vous interroger.

— M'interroger ?

— Avancez jusqu'au ruban et garez-vous. Je vais prévenir.

Il s'éloigna, conservant le portefeuille et prit son talkie, certainement pour contacter son supérieur.

Pierre se gara comme indiqué, en proie à une agitation intérieure. Après l'accident récent, il ne fallait pas trop charger la barque. Il avait besoin d'un peu de calme. Il descendit de son véhicule, tandis que le gendarme, resté quelques mètres en arrière, lui fit signe de passer sous le ruban.

Il grimpa le sentier de gravier et découvrit, au détour d'un dernier virage, la masse imposante de la maison de son aïeul. Une bâtisse carrée, de pierres de taille beiges comme on en trouve dans la région, couverte d'une toiture d'ardoises et aux multiples fenêtres de haute taille. Une maison qui avait vraiment du style. Il faut dire que son grand-père, originaire de la région, n'avait pas regardé à la dépense lorsqu'il avait fait l'acquisition de cette demeure, qui, disait-il toujours, avait autrefois appartenu aux membres de sa famille. On ne voyait pas trop bien, crépuscule oblige, les alentours, mais Pierre savait que l'immense parc arboré était soigneusement entretenu et montait jusqu'à la lisière de la forêt d'épicéas, de bouleaux et de peupliers que l'on devinait plus haut. Il n'avait pas atteint le perron du monumental escalier de pierre, qu'un nouveau personnage s'encadra dans le chambranle de la large porte d'entrée, qui était d'ailleurs gardée par deux fonctionnaires, armés eux-aussi.

— Approchez, approchez, monsieur Duteil. On peut dire que vous tombez bien.

— Je...

— Commandant Lescare, continua l'homme, en lui

tendant une main ferme. Brigade de Vézelay. Suivez-moi, je vous prie.

Pierre ne posa pas de question. La suite n'allait pas tarder à venir et les précisions avec. Il décida donc de prendre son mal en patience et de se conformer aux souhaits de ce personnage qui ne lui semblait pas particulièrement antipathique. Ils gagnèrent le hall d'entrée, tout de marbre, obliquèrent sur la droite vers un vestibule meublé de quelques chaises Renaissance puis vers ce qui devait être le bureau de Jérôme. Un autre ruban fluo en interdisait l'accès et un gendarme, décidément ils avaient mis le paquet, se tenait sur le côté de la porte, droit comme un « i ». Le Commandant se retourna et présenta, dans la lumière d'un globe poussiéreux, son visage rondouillard, orné d'une fine moustache taillée en pointe style Hercule Poirot. Ses petits yeux bruns, malins et vifs, pétillaient de curiosité.

— Vous la connaissiez ? demanda-t-il soudainement en désignant l'intérieur de la pièce.

— De quoi parlez-vous ? répliqua Pierre, étonné et fatigué de ce jeu de cache-cache.

— Ah, excusez-moi, approchez-vous.

Pierre s'avança jusqu'au ruban. Ce qu'il vit lui glaça le sang. Sur le tapis de laine épaisse glissé sous une table ronde, un corps gisait. C'était celui d'une femme, assez jeune lui sembla-t-il, placé sur le côté gauche. Elle était entièrement dévêtue et sa tête faisait un angle bizarre avec le reste du corps. La peau était striée d'éraflures rougeâtres, de griffures ou plutôt de sortes de lacérations faites avec un objet sans doute très particulier. Une tache assez sombre, du sang probablement, se dessinait sur le tapis à l'aplomb du menton et du cou, là où l'on aperce-

vait comme un trou circulaire. Il préféra détourner les yeux, son estomac commençant à lui jouer un mauvais tour et il dut prendre une profonde respiration pour ne pas vomir dans le vestibule.

— S'il vous plaît, monsieur Duteil, reprit le gendarme, regardez encore. La connaissiez-vous ?

Pierre fit un effort et reprit son observation. Ce visage fin, ces cheveux bouclés blonds à mi-épaules, ces traits maintenant figés. Non... ce n'était pas possible. Et puis, dans quel cauchemar se trouvait-il ? Tout cela n'était sans doute qu'un rêve. Un mauvais rêve. Un montage. Un trucage. Une mise en scène.

— Je la connais, s'entendit-il répondre, d'une voix blanche et atone. C'est Esther. Une cousine. Esther Grandchamp.

— À la bonne heure, répondit le Commandant, un franc sourire aux lèvres.

— Vous permettez ? demanda Pierre, désignant le hall.

— Je vous en prie, monsieur Duteil. Je vous retrouve dans cinq minutes, nous attendons le médecin d'une minute à l'autre ainsi que nos experts.

Pierre n'en écouta pas plus. Il se dirigea vers le hall, cherchant une bouffée d'air frais, tentant de chasser ces images terribles auxquelles il ne croyait pas encore. Comment tout ceci était-il possible ? Qu'était-il arrivé ? Esther, allongée, là, dans ce bureau, assassinée, peut-être violée, torturée ? Quelques images de la petite fille blonde vinrent défiler devant ses yeux. Ces jours heureux où toute la famille se retrouvait à Chevroches, l'espace de vacances toujours trop courtes. Le vélo, les champignons, les ruches de grand-père, la rivière et ses parties

de pêche infructueuses, les rires, les promesses d'enfants, la joie de vivre de sa cousine qui ne rêvait que de l'épouser lorsqu'il serait plus grand... Un rêve qui venait de s'achever dans des circonstances probablement atroces qu'il n'osait pas même imaginer.

Le Commandant le sortit de son hébétude.

— Excusez-moi, mais j'avais quelques vérifications en cours. Vous savez ce que c'est.

— Non, pas vraiment. Je n'ai pas, comme vous sans doute, l'occasion d'être souvent confronté à ce genre de situation. C'est même la première fois, en fait.

— Y a-t-il un endroit où nous pourrions être plus tranquilles pour bavarder à part le bureau de votre grand-père, bien sûr ?

— Ce ne sont pas les pièces qui manquent. Il y a un petit salon de l'autre côté du hall.

— Très bien, ce sera parfait.

Ce qui signifiait, en clair, *suivez-moi s'il vous plaît, je vais vous interroger.*

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— C'est indispensable. Mais je peux aussi vous « inviter » à la gendarmerie demain matin à la première heure.

Pierre déplia son un mètre quatre-vingt-cinq, se leva, précédant le Commandant vers le petit salon.

— Dites-moi, monsieur Duteil, à quand remonte votre dernière visite ici ?

— Cela doit bien faire cinq ou six ans. Six ans, c'est ça. Pour l'enterrement de ma grand-mère.

— Décidément, vous venez dans la région dans de tristes circonstances. C'est vraiment pas de chance.

— C'est juste. Mais avec mon travail, depuis un moment, plus une minute. J'étais en contact permanent avec

Jérôme, mais c'est vrai que je n'ai pas trouvé un seul instant pour passer le soir. Je le regrette maintenant, j'aurais bien aimé le revoir.

— En contact ? Pour le travail ?

— En quelque sorte. Vous savez, mon grand-père a pas mal roulé sa bosse à la recherche et à l'étude de vestiges. Avec mon boulot d'historien et d'enseignant, j'ai souvent eu recours à ses connaissances et à son aide précieuse. Mais pourquoi toutes ces questions ? Que faites-vous de ma cousine dans tout ceci ?

Il avait dit cela d'une voix plus forte et il s'en rendit compte.

— Excusez-moi, mais je suis fatigué. Et puis cet accident sur la route en venant...

— Un accident ?

— Oui, un chauffard qui a bien failli m'envoyer dans le décor.

— Vous me raconterez ça aussi. Alors venons-en à votre cousine.

— Que voulez-vous que vous dise de plus ? C'est une cousine, point. Une cousine comme en ont tous les cousins. Enfants, on se retrouve, on joue, on passe des vacances, et on s'éloigne, on se perd plus ou moins de vue. Chacun sa vie, chacun son boulot. Elle était dans le sud-ouest, je crois, vers Montauban. Elle travaillait pour une agence de presse, en free-lance, il me semble. Elle a encore son père, donc mon oncle, au Canada. Mais vous ne le verrez pas de sitôt, il est retenu là-bas, le business, comme ils disent.

Le Commandant, attentif, buvait les paroles de son interlocuteur. Il lui semblait ne pas avoir besoin de prendre des notes écrites. Peut-être était-il doué d'une mémoire

phénoménale comme en possèdent certains individus.

— Nous avons tout lieu de croire qu'elle a surpris un malfaiteur.

— Un malfaiteur ?

— Oui. Vous ne l'avez pas remarqué, tout à l'heure. Vous étiez trop obnubilé par la vue du corps, mais le bureau a été salement retourné. Quelqu'un a fouillé un peu partout, dans les rayonnages, le secrétaire, les tiroirs, les livres.

— Vous pensez donc qu'elle a surpris un voleur ?

— Pas un voleur. Ou du moins pas un voleur ordinaire. Ce n'est pas de l'argent que l'on semblait chercher. C'est pour cela que tout à l'heure je cherchais à en savoir un peu plus sur votre grand-père.

— Je comprends. Mais je ne vois pas bien comment je pourrais vous aider.

— C'est ce que l'on pense à chaque fois. Quand nous saurons ce que l'individu cherchait, vous pourrez nous aider, j'en suis certain.

Un gendarme s'approcha.

— Commandant, pour l'effraction, on a trouvé. Une vitre brisée, à l'arrière. L'assassin a dû entrer par là.

— Très bien, Mansart, je viens.

— Ah ! J'oubliais. Le légiste vient d'arriver. Il peste, comme toujours, mais il est là.

— Ça, c'est plutôt un coup de bol. Déjà qu'ils ne sont pas nombreux.

Avant de sortir, le gendarme posa le portefeuille de Pierre sur un petit guéridon qui jouxtait la porte à double battant.

— Je vous laisse. Reposez-vous, reprit Lescare. Nous nous reverrons. Il faudra encore me parler de votre acci-

dent, de votre grand-père, de son travail, de votre cousine. Où deviez-vous loger ?

— En bas, chez Lucette. C'est une amie de longue date, elle s'occupait du grand-père et m'a proposé de rester chez elle pour les quelques jours prochains.

— C'est elle qui a découvert le corps et qui nous a prévenus, ajouta le commandant.

Puis il se leva, un sourire quelque peu narquois aux lèvres.

— J'espère que vous ne serez pas obligé de prolonger votre séjour. D'ailleurs, merci de ne pas quitter la région sans me prévenir et passez me voir demain après-midi à la gendarmerie, j'ai besoin de vos empreintes.

— Mes empreintes ?

Le Commandant tourna les talons et disparut dans le hall.

Pierre se regarda dans le miroir jauni qui ornait l'un des murs du salon, observa ses traits tirés, passa une main dans ses cheveux noirs coupés ras et se frotta la nuque qui lui faisait encore mal. Il se souvint alors qu'il n'avait pas encore appelé Tania.

5

La cérémonie du matin se déroula dans une grande simplicité, un cortège réduit suivant le corbillard au sortir de l'église. Le prêtre s'était contenté d'un bref retour sur la vie, pourtant bien remplie, de l'octogénaire, assurant qu'il était attendu quelque part, qu'il y serait très bien d'ailleurs, mais tout ceci, évidemment n'engageait que lui. D'ailleurs, Jérôme Duteil n'avait jamais été un fervent adepte de l'église, même si l'étude des religions, de presque toutes les religions existantes ou du moins connues avait fait partie de son travail qui avait aussi été une passion.

Lorsque la dernière poignée de terre crayeuse retomba sur le couvercle du cercueil de chêne poli, le prêtre conclut son discours par quelques banalités d'usage et le groupe restreint des proches du défunt se dirigea vers le portail en fer forgé qui aurait eu besoin d'un sérieux coup de peinture. Comme dans la plupart des téléfilms, le Commandant Lescare surveillait tout ce petit monde d'un œil pétillant, son corps trapu en appui contre l'aile d'une berline noire.

Les personnes présentes discutaient bon train, à la fois de l'enterrement de Jérôme, mais aussi du récent meurtre perpétré dans sa demeure la veille au soir. Les regards d'incompréhension et les mines atterrées en disaient long sur le réel désarroi dans lequel ils étaient plongés.

— Si c'est pas croyable ! Cette pauvre petite ! Si jeune.

— Elle n'avait pas trente ans, je crois.

— Non, vingt-cinq.

— Mais demandez donc à Pierre, là-bas, il doit savoir lui.

— Si je l'attrape celui qui a fait ça !

— Laisse donc la police faire son travail. Ils vont s'en occuper.

— Si c'est comme pour les Terraz, qui ont tous kramé dans leur ferme.

— Un accident, c'était.

— Je n'y crois pas. Pas les Terraz. Trop prudents et sérieux. Ils étaient pas tombés de la dernière pluie.

— En tout cas, la police n'a rien trouvé.

Ces bavardages auraient duré encore longtemps si Pierre ne s'était approché du groupe de ces cinq à six villageois des Brosses et de Chevroches qui discutaient ainsi.

— Alors Pierre ? Tu nous quittes déjà ? demanda un énorme bonhomme rougeaud et moustachu, la casquette de travers sur ses deux oreilles décollées.

— Désolé Léon, mais je dois ramener Lucette, tu sais bien, ses jambes. Et puis j'ai encore le notaire à voir et la gendarmerie un peu plus tard.

— Et cette voiture ? Tu l'as déjà fait voir intervint alors

Marcel, qui jusque-là s'était tenu en retrait.

— Ah ! Monsieur Marcel, je ne vous avais pas vu. En tout cas, merci d'être venu. La voiture ? Pas encore. Je passerai dans un garage cet après-midi, mais tout semble aller.

— Méfiance, méfiance. Faut pas rigoler avec ça. On croit que ça baigne et crac, dans un virage, t'as la rotule qui fout le camp et on te ramasse en morceaux, si on les retrouve, les morceaux... Va donc chez Ferron, à l'entrée du bled, il bosse comme un chef !

— Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. Promis. Pour l'invitation, désolé, mais comme vous devez l'avoir appris, il y a un fâcheux contretemps et la gendarmerie me tanne un peu. Mais je n'ai pas le choix, si l'on veut mettre la main sur le salopard qui a fait ça.

— On le retrouvera, répondit Marcel, une émotion palpable dans la voix. Et ce jour-là il vaudra mieux qu'il ne me croise pas.

Pierre ne douta pas un instant de la sincérité des propos de Marcel. Ses poings s'étaient serrés, sa mâchoire contractée et il comprit bien que l'assassin allait devoir jouer finement s'il ne voulait pas terminer en miettes. Et la gendarmerie aussi si elle ne voulait pas se voir couper l'herbe sous le pied.

— Je vous quitte. Je tâcherai de m'arrêter demain, en repartant.

— La Perrière, la grosse ferme à gauche, avec un peuplier au coin du chemin. Tu peux pas te tromper.

Pierre laissa là ses interlocuteurs qui reprirent leur discussion, rejoignant Lucette qui attendait près de la voiture.

Le téléphone, pour la troisième fois depuis la veille au soir, sonnait dans le vide. Le texte du message, plutôt laconique, commençait à lui taper sur les nerfs.

« *Désolée. Pas de bol, mais je ne suis pas dispo. Prenez un ticket ou laissez un message... et vous rappellerai peut-être !* ».

Tania avait toujours eu un sens de l'humour un peu particulier. De celui qui vous met les nerfs en pelote mais qui fait partie de cette espèce de jeu qui consiste à tester les limites de l'autre pour voir jusqu'où, ou jusqu'à quand il sera capable de tenir. Un vrai bonheur ! Un vrai bonheur que Pierre avait rencontré lors d'un colloque au Conseil de l'Europe sur les origines historiques – et lointaines – de la construction européenne. Tania, traductrice polonaise, buvait ses paroles tandis qu'il trônait sur l'estrade réservée aux conférenciers et lui, noyait son regard dans les deux grands yeux gris-bleu qu'il voyait en reflet à travers la vitre des boxes de traduction. Les événements s'étaient ensuite précipités. Après la traditionnelle coupe de champagne, le banal conciliabule et le restaurant, ils s'étaient vite retrouvés tous deux dans son grand lit à faire des cabrioles. Il y avait tout juste deux ans de cela et après la période de grâce, les premiers nuages étaient apparus. Pierre reprochant à Tania de ne pas être assez présente, mais son job l'appelait fréquemment aux quatre coins de l'Europe, de l'Est au Royaume-uni en passant par la péninsule ibérique. Ses compétences linguistiques multiples - anglais, français, espagnol et polonais bien entendu - en faisaient une personne très demandée, très prise, que les organisateurs de conférences, de débats, d'entrevues parfois hautement officielles se disputaient très souvent. Quant à Tania, elle reprochait à son parte-

naire de ne pas s'engager pleinement, d'hésiter encore sur le devenir de leur relation et sur l'avenir proche. Mais comment Pierre pouvait-il prendre des engagements avec un courant d'air ? Bref, les prises de bec étaient fréquentes, mais se terminaient toujours par des retrouvailles très tendres et très charnelles à la fois.

Pierre n'insista pas. Tania devait encore préparer il ne savait quel congrès - elle avait dû lui en parler cependant - en Grèce, en Italie ou au Portugal sur la protection des oiseaux migrateurs ou la politique commune de la pêche à la sardine dans les eaux méditerranéennes.

Il remit son portable dans sa poche lorsque la porte qu'il guettait depuis un moment s'ouvrit.

— Vous pouvez venir, monsieur Duteil, maître Gamblot va vous recevoir.

Il gagna le bureau que la secrétaire – ou la femme de ménage ? - lui désigna et entra, le parquet ciré comme un miroir craquant à chacun de ses pas.

— Asseyez-vous, monsieur Duteil, je vous en prie, dit le notaire, désignant de sa longue main effilée et presque translucide un fauteuil de velours côtelé.

L'homme était maigre, ses pommettes saillantes dénotant une origine probablement asiatique. Des petites lunettes cerclées d'or étaient juchées sur le bout de son nez et quelques cheveux d'un noir de jais étaient rabattus sur le côté gauche de son crâne. Il émanait de ce personnage une impression de vieux bibelot, de poussière, d'antiquité. Mais le regard, brillant et profond tendait à prouver le contraire.

L'homme était probablement doué d'une intelligence certaine et d'une vivacité d'esprit notoire.

— Monsieur Duteil, je ne vais pas m'étendre en propos

inutiles. Nous savons tous deux ce pourquoi vous êtes là aujourd'hui, et j'en profite pour vous présenter mes sincères condoléances. Je n'ai pas pu me libérer pour assister à la cérémonie...

Pierre hocha la tête en signe de remerciements. Ces palabres le laissaient dubitatif. Pourtant, l'homme semblait sincère.

— Je vais donc procéder à la lecture du testament de votre grand-père. Votre cousine Esther Grandchamp faisait partie des bénéficiaires, mais depuis son décès inattendu et inexpliqué, vous êtes devenu, de fait, le seul et unique héritier.

Cet état de fait attrista le jeune homme qui avait du mal à accepter de pouvoir bénéficier des droits légitimes de sa cousine en raison des circonstances récentes. Il en avait presque honte et se demanda s'il pouvait refuser et si le contenu de ce testament serait une bonne nouvelle ou apporterait une foule d'ennuis qu'il devrait prendre en charge et assumer. Il remercia tout de même son grand-père de lui avoir fait confiance à ce point, mais il était vrai, que depuis la disparition de ses parents lors d'une croisière en Mer Rouge, il était le seul - avec Esther - représentant de la famille.

— Très bien, Maître, je vous écoute.

Maître Gamblot ouvrit une pochette de papier kraft assez volumineuse, scellée au dos par un cachet de cire rougeâtre. Il sortit, un à un quelques feuillets de format A4 ainsi qu'un autre document, plus épais, plié en quatre - ou en huit ?

— Je soussigné, Jérôme Duteil, résidant... bla bla bla... je vous passe les phrases standard... par la présente et déclarant... bla bla bla... Ah, voilà ce qui nous in-

téresse. Je m'en souviens d'ailleurs, car il était venu me voir à plusieurs reprises à ce propos.

En l'espace d'une bonne demi-heure, Pierre apprit que son grand-père lui cédaient une fortune non négligeable placée sur divers comptes en banque dans des établissements différents, qu'il héritait de la maison et de ses dépendances terriennes, et qu'il devait prêter une attention toute particulière à un petit coffret de bois qu'il avait déposé dans un coffre à Genève dans une banque qui répondait au doux nom de Stein et Wörli. Il apprit aussi que le document plié était un plan à très petite échelle de la maison, du parc et des alentours que son grand-père avait rectifié, retracé, complété, apportant des informations remontant au XVI^e siècle. Le testament disait aussi que le contenu du coffret était une sorte de dynamite que le grand-père avait préféré mettre en sûreté et que lorsque Pierre en aurait pris connaissance, il ne devrait absolument pas en parler à qui que ce soit. Enfin, Jérôme terminait en disant qu'il avait gardé ce secret dans le but de le préserver lui, son petit-fils, mais que maintenant qu'il n'était plus, il était peut-être en danger, ainsi que ses amis, Tania ou encore ses enfants à venir.

— Tout ceci fait un peu froid dans le dos, vous ne trouvez pas ? demanda le notaire, une fois la lecture terminée.

— Je savais mon grand-père un peu mystérieux et secret, mais là, Maître, vous me voyez très surpris. Peut-être celui-ci a-t-il exagéré ?

— Ce sera à vous de le découvrir en prenant connaissance du contenu de ce fameux coffret. Mais votre grand-père avait, je peux vous l'affirmer, la tête sur les épaules. Venant de sa part, il ne doit pas s'agir d'une vulgaire plai-

santerie.

— Ça ne me rassure pas plus.

— En tout cas, il vous lègue une jolie fortune, une quantité d'objets de valeur et la maison.

— La maison ? Je ne saurais trop qu'en faire. Je réside en Alsace, vous savez. Ce n'est pas très loin mais si je ne suis pas là en permanence, cette demeure risque fort de s'abîmer.

— Peut-être la louer ? Ou encore la proposer à des personnes de confiance qui en assureraient l'entretien courant ? Comme une sorte de location, mais sans toucher de réel loyer.

— Je vais réfléchir Maître. Cela fait beaucoup de choses que je dois régler. Je préfère m'y atteler posément.

— Vous avez raison. Je vous souhaite bonne chance et... soyez prudent. Pour les honoraires et les frais, voyez avec ma secrétaire, elle vous expliquera. Tout est prêt.

Ça, Pierre n'en doutait pas. Le bureau Louis XV, les chemises à cent cinquante euros, fallait bien pouvoir se les payer.

Il consulta sa montre en regagnant le couloir. Maintenant, il savait ce que le - ou les malfaiteurs - recherchait chez son grand-père.

6

Saint-Jean ne résista pas plus, Steinbourg encore moins. Le sire de Lichtenberg dut rapidement abandonner le terrain. Retranché dans le cimetière du village avec une poignée d'hommes, il n'eut plus d'autre solution que de prendre la fuite pour tenter de rejoindre Haguenau. La coalition des villes d'Alsace et de l'Empire n'avait pas suffisamment bien fonctionné. Les troupes rassemblées trop rapidement n'étaient pas assez nombreuses face à cette horde déterminée de mercenaires qui auraient tué père et mère pour une poignée de florins. Louis de Lichtenberg se retira, la mort dans l'âme. Il espérait trouver de l'aide ailleurs, rassembler une armée digne de ce nom et faire venir rapidement cette arme secrète et efficace que la ville d'Heidelberg avait tant vantée.

Les Armagnacs avaient établi un nouveau campement à l'ouest de Steinbourg, le gros de la troupe prenant un repos bien mérité et profitant des victuailles prises dans les deux villages occupés. Des bandes continuaient à écumer les alentours, rattrapant les villageois en fuite. Les femmes étaient violées sur le champ, plusieurs sol-

datés se passant le relais pour accomplir cette infâme besogne, sous les yeux des maris à qui l'on finissait par trancher la gorge une fois le « spectacle » terminé. Les femmes, à demi-mortes se traînaient dans les fossés pour gagner l'abri d'un boqueteau, mais bien souvent, un soldat endiablé les rattrapait, leur traversant le corps de sa lance effilée. Les malheureuses s'éteignaient dans un dernier râle, clouées sur une souche ou contre un tronc d'arbre. Bien sûr, le vol était aussi de mise, même si les malheureux n'avaient pas grand-chose à « offrir ». Mais les soldats ne rechignaient pas à prendre les vêtements qui leur semblaient de bonne facture, vestes de grosse toile, chaines épaisses, chausses d'hiver ou cape pluviale. De l'argent point, mais des outils que les pillards emportaient dans des sacs passés en bandoulière. Ainsi les poinçons, faucilles, fléaux, coutelas, chaînes ne manquaient-ils pas et venaient approvisionner un butin qui serait négocié plus tard contre argent sonnante.

Les vieillards, les infirmes, les hommes malades ainsi que les enfants n'échappaient pas non plus à ce triste sort et peu nombreux étaient ceux qui réussissaient à réellement s'échapper ne devant leur salut qu'à un coup de chance ou au bon vouloir d'un mercenaire qui abandonnait sa proie pour en choisir une autre plus facile.

— Nous nous séparerons demain matin, dit Jean de Fenestranges, assis sur un trépied de cuir. Je pense partir vers Bouxwiller et Haguenau. Il y a là-bas de nombreuses abbayes et cloîtres dont les richesses ne demandent qu'à tomber dans mon escarcelle.

— Comme bon te semblera, lui répondit Étienne, dont les traits prenaient des couleurs rougeoyantes dans la lueur des flammes qui dansaient au centre du cercle des

capitaines. Pour ma part, je vais vers Strasbourg. Cette ville m'attire et ses habitants me narguent croyant qu'ils pourront me résister. Avant deux jours je serai dans leur ville et je dicterai mes conditions. Les notables de cette cité ont des cassettes emplies de florins et d'écus d'or.

Il interrogea ses compagnons du regard.

— Strasbourg me convient parfaitement, répondit Floquet. Voilà de l'escalade en prévision et je dois avouer que cela me tente.

Les capitaines connaissaient le véritable penchant de Floquet pour l'escalade de murailles et autres types de fortifications et d'ailleurs, ses preuves n'étaient plus à faire dans ce domaine.

— Je suis aussi des vôtres, intervint Poton. Pas pour les mêmes raisons, mais je viens avec toi, Étienne.

— Et bien souhaitons-nous bonne chance et puisse la bonne fortune nous sourire encore, nous combler de ses bienfaits, répondit Fenestranges. Nous pourrons préparer les deux groupes dès demain. Je garderai les braves Champenois avec moi ainsi que tous les Bourguignons qui nous ont ralliés.

— Comme tu voudras. Je sais que les Armagnacs me suivront ainsi que les hommes de Quennede, n'est-ce pas ?

L'Écossais, opina du chef, aspirant goulûment un fond de gobelet de vin.

— Quand tout ceci sera terminé, je ramènerai quelques tonneaux de ce breuvage, dit-il, de sa voix rauque. Nous n'avons pas ceci chez nous et cela a tout même plus de corps que notre cervoise tiède.

Les capitaines se mirent à rire, tandis qu'un soleil rougeâtre se couchait, éclairant de ses feux obliques la

plaine encore fumante dans laquelle on entendait, de loin en loin, les râles des blessés étendus dans les fossés.

La route de Marlenheim ne présenta pas de difficultés particulières. Après que les deux colonnes se furent séparées comme convenu, la troupe d'Étienne de Vignolles, encore forte de plus de 4000 hommes, emprunta la route vers la métropole alsacienne. Les habitants avaient fui, les villages traversés étaient déserts, les maisons abandonnées. La population, effrayée par l'avancée de ces tueurs sanguinaires, tentait, au plus vite, de regagner Strasbourg afin de s'abriter derrière ses solides remparts. À Wangen, la colonne fit halte. Le château octogonal de la ville était occupé par une garnison en éveil.

Des bannières bleu franc, striées de jaune d'or, flottaient en haut d'une tourelle d'angle et l'on apercevait, sur les remparts, les silhouettes mobiles de gardes en armes.

Étienne fit arrêter la colonne.

— Qu'en penses-tu Poton ?

— Peut-être devrait-on ne point s'en soucier. Ils ne sont guère nombreux selon nos renseignements et coupés de la ville. Si nous laissons une escouade pour les empêcher de sortir, ce sera tout aussi bien.

— Et toi Floquet ? Une autre idée. ?

— Tu sais bien, Étienne, que s'il ne tenait qu'à moi, je serais partisan de prendre ce château au plus vite et d'en exterminer toute la soldatesque.

— Essayons de négocier.

Floquet et Poton furent assez surpris. Il n'était guère dans les manières d'Étienne de proposer une négociation. Avait-il une autre idée en tête et une ruse que sur l'heure ils ne voyaient pas se dessiner ?

— Voyons avec ces gens s'ils sont prêts à payer pour qu'on les épargne.

— C'est donc cela ta négociation ? Ah ! Ah ! J'ai craint un instant que tu n'aies perdu la raison.

— Désolé de te décevoir. D'ailleurs, tu iras toi-même soumettre notre proposition. Disons dix mille florins d'argent.

— Très bien, Étienne.

Poton appela à lui deux lanciers qui étaient en retrait et, au trot, les trois cavaliers gagnèrent la base de la muraille du château, là où une imposante porte était fermée d'une herse de métal fort épais.

D'où il se trouvait, Étienne ne voyait pas trop bien ce qui se passait, mais l'échange avait l'air quelque peu véhément, car l'homme du haut du rempart agitait vivement les bras tandis que Poton, lui aussi, répondait par de grands gestes. Finalement, les cavaliers firent demi-tour pour rejoindre leurs compagnons.

— Ils demandent un délai pour réfléchir à cette proposition et donneront leur réponse au matin. Mais ils semblent être intéressés. Je pense que nous devrions nous entendre.

— C'est parfait. Si cela devait se faire ainsi, arrangeons-nous pour que la remise de l'argent ait lieu dans la basse-cour. Floquet, prépare un groupe d'homme bien entraînés pour l'escalade silencieuse de la muraille est, en fin de nuit. Si le ciel nous sourit, vers dix heures, nos chers hôtes auront le soleil dans les yeux lorsque vous les arroserez d'un déluge de flèches. Poton et moi-même nous occupons du reste.

L'idée était audacieuse mais tout à fait dans le style d'Étienne. Un goût très prononcé pour l'action mais tou-

jours agrémenté d'un calcul précis des risques éventuels. Il cherchait toujours le moyen d'aboutir le plus rapidement possible, jouant sur l'effet de surprise provoqué chez l'adversaire, sachant qu'il était le gage d'une victoire assurée. Maintes fois, il avait ainsi emporté la bataille, là où d'autres auraient échoué.

Une nouvelle attente se préparait donc et Floquet envoya alors trois hommes quérir quelques jeunes damoiselles qui prépareraient et serviraient le repas avant de dévoiler leurs charmes et occuper les capitaines une partie de la nuit.

Au matin, la déconvenue se lisait sur les visages. Lorsque Floquet avait atteint le haut de la muraille, en toute fin de nuit, il avait constaté que la cour était vide, que les soldats avaient déserté les chemins de ronde et les courtines et que toute la garnison avait plié bagage. La fuite s'était effectuée par la muraille sud et les quelques guetteurs qui étaient chargés de surveiller le secteur avaient été retrouvés égorgés, gisant le long du mur d'enceinte. La garnison allait rejoindre Strasbourg et ainsi grossir le nombre des défenseurs qui s'y trouvaient déjà.

Ceci eut le don de mettre Étienne dans une colère terrible qui lui fit, une fois de plus, mériter son surnom de La Hire. Quel ressentiment précis éprouvait-il en cet instant ? D'avoir laissé filer l'adversaire ou de ne pas avoir envisagé toutes les possibilités. Personne n'osa lui poser la question.